LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

*La **PNM** aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La **PNM** se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.*

ISSN: 0757-2395

PNM n° 340 - Novembre 2016 - 35e année | **MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.** Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide | **Le N° 6,00 €**

Monde

- Guerre des bruits et bruits de guerre — *B.Frederick* 1,3
- BDS ... ou Comment sortir du conflit israélo-palestinien — *J.Lewkowicz* p.4
- Oh le beau mariage [Bayer] p.3
- « La marche de l'Espoir » p.4

Mémoire / Histoire

- « Une injustice réparée » p.2
- « Le premier génocide du XXe siècle » p.2
- Pour la réhabilitation d'Ethel Rosenberg p.5

Les mots pour le dire

- « Paris libéré » — *M.Cling* p.6

Le clin d'oeil de ... — *N.Malviale* p.2
[Présidentielles, c'est parti !]

Culture

- À lire p.6
  - *Dans les yeux d'une fille de 12 ans*
  - *Mise en pièces de la question juive*
- Cinéma Uri Zohar, du cinéma au rabbinat — *L.Laufer* p.7
- Théâtre Les merveilleuses en compagnie des insoumises — *S.Endewelt* p.7
- Entretien avec Amos Gitaï cinéaste, metteur en scène et pacifiste — *S.Endewelt* p.8

Guerre des bruits et bruits de guerre
La paix en danger !

Tout le monde peut comprendre qu'une guerre entre la Russie (et la Chine) d'un côté, les États-Unis et l'OTAN (dont la France) de l'autre signifierait la fin de toute civilisation sur terre.

Juin 2016: L'armée polonaise accueille les manœuvres de l'Otan : l'opération *Anaconda* réunissait 30 000 soldats dont 14 000 Américains.

Tout le monde le sait. Et pourtant, depuis des mois ce ne sont que bruits de guerre : une campagne russophobe d'une rare violence agite le monde politique et les médias occidentaux ... ■ ■ ■

Bernard Frederick

(suite en p. 3)

Jacques Lewkowicz

Un monde sans migrations ?

Editorial

Quelles réflexions peut nous inspirer le démantèlement de la « *jungle de Calais* » ? Au delà d'une opération de politique intérieure, lorsqu'on la présente comme une fin en soi, que nous dit-elle de l'état du monde aujourd'hui ? Et d'abord, déjà, de l'état de notre pays ? Présentée comme une opération quasi-humanitaire, elle ne préjuge en rien de la nature de l'accueil qui sera réservé aux migrants dans leurs lieux d'accueil. Refus obstiné de l'accueil des étrangers inspiré par la propagande du FN ou mise en œuvre de la nécessaire solidarité par les populations locales ?

Mais, bien au delà des péripéties politiciennes propres au calendrier électoral français, que dit cette opération des relations internationales ? Et d'abord, comment ignorer les causes de cet afflux ? Car chacun en convient, rien ne sert de verrouiller les frontières. Les migrants trouveront toujours les moyens de les franchir, même clandestinement, même dans les pires conditions. Comment, à ce sujet, ne pas être frappé par la résurrection d'un mur de la honte aux frontières de la Hongrie lorsque l'on croyait un tel concept mort et enterré après la destruction de celui qui coupait en deux l'Allemagne ? Comment ne pas être effrayé par le nombre de migrants qui perdent leur vie en traversant la Méditerranée ? Leur situation ne peut qu'évoquer de bien tristes souvenirs, vécus dans des conditions et un contexte, certes très différent, mais néanmoins tout aussi douloureux, à un grand nombre de nos aînés. Mais combien de souffrances, de peurs, de difficultés faut-il avoir vécu pour envisager de tout quitter de son pays d'origine : amis, familles, entourage et tout simplement environnement naturel ?

Le Proche-Orient est, sans aucun doute, l'un des lieux essentiels par lequel saigne le monde. Les solutions des conflits qui le traversent sont pourtant connues depuis fort longtemps. Il faut que toutes les parties intéressées puissent, sous l'égide des grandes puissances, se retrouver dans des conférences internationales propres à chaque conflit, afin de négocier et décider des solutions pacifiques propres.

Une autre source de ces migrations tient à l'état économico-social du monde. Les peuples doivent s'unir et se mobiliser pour arracher à la minuscule minorité de ceux qui possèdent l'essentiel des richesses mondiales, les moyens de vivre dans la dignité et d'assurer la satisfaction de leurs besoins essentiels dans le respect de l'environnement. Et tous ceux qui, au prétexte de convictions religieuses qui leur déplaisent, ou de considérations xénophobes, retardent de telles luttes, sont tout simplement complices d'un système économique et social barbare.

Enfin, comment ignorer, dans un monde où un message met à peine quelques secondes pour parvenir à l'autre bout de la terre, où quelques heures d'avion suffisent pour se retrouver aux antipodes et où les échanges économiques internationaux, certes souvent bien trop inégaux mais cependant porteurs de richesses nouvelles, n'ont cessé de s'intensifier, qu'il devient totalement absurde de vouloir vivre à l'intérieur de frontières sévèrement fermées ? ■

27/10/2016

Mémoire

« Une injustice réparée »

« En ce lieu se trouvait le camp d'internement de Montreuil-Bellay. De novembre 1941 à janvier 1945 plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfants tsiganes y souffrirent victimes d'une détention arbitraire. »

La République se taisait depuis 70 ans. Elle a enfin parlé ce 29 octobre : à Montreuil-Bellay, quand le président Hollande est venu reconnaître la responsabilité totale de l'État français dans l'internement et la déportation des tsiganes, comme Jacques Chirac l'avait fait pour les juifs dans son discours de 1995. Et de rappeler : dès l'été 1940 en zone Sud, les nomades expulsés d'Alsace et de Moselle sont internés, notamment à Rivesaltes, Barcarès, au camp de Saliers. En zone occupée, les nazis exigent le rassemblement des Tsiganes dans des camps. Celui de Montreuil-Bellay ouvre le 8 novembre 1941. Auparavant, il avait vu passer des républicains espagnols… *« 6 500 personnes, à 90 % de nationalité française, dont près de la moitié étaient des enfants, ont vécu là pendant des mois, parfois des années, dans des conditions épouvantables. »*

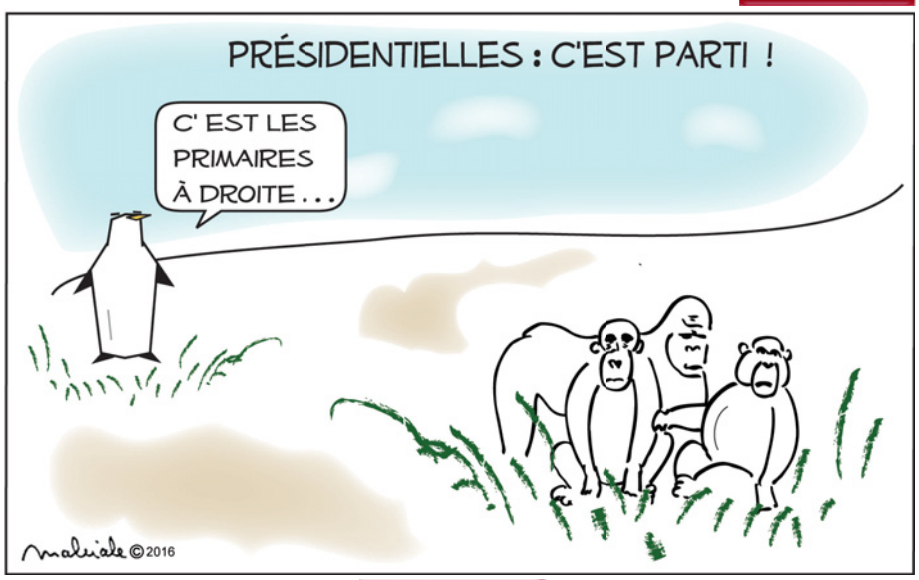
Une trentaine de camps servirent à cette sinistre « sédentarisation » d'un peuple nomade. « *Du 8 novembre 1941 au 16 janvier 1945*, peut-on lire sur le site de la revue *Chemins de mémoire* du ministère de la Défense, *la France fit de Montreuil-Bellay un camp pour "individus sans domicile fixe, nomades et forains, ayant le type romani". Ils étaient Manouches, Gitans, Roms, Sintés, et plus généralement Tsiganes, terme que nous employons aujourd'hui mais que les intéressés refusent. De "type romani" confirme, en tous les cas, le caractère raciste de la mesure.*

Ces Tsiganes, par familles entières, venaient d'une multitude de petits camps ouverts suite à la loi du 6 avril 1940 signée par Albert Lebrun, dernier président de la 3e République, loi qui stipulait que ces nomades devaient être rassemblés dans des communes désignées sous surveillance de la police et qui fut appliquée avec zèle par Vichy ... »

Le chef de l'État a rappelé que « *dans d'autres régions ... des gens du voyage ont été arrêtés par les nazis, déportés à Auschwitz et qu'ils ont trouvé la mort parce qu'ils étaient Tsiganes. Il y a un chiffre terrible qui là aussi doit être rappelé, 500 000 Tsiganes sont morts dans les camps d'extermination...*».

Reste à savoir que la fin de la guerre ne marqua pas en France la fin des internements : ces camps ne furent fermés que tardivement, en novembre 1946 pour le dernier. Aujourd'hui encore, il reste du chemin à faire pour qu'il n'y ait plus en France de citoyens de deuxième zone. ■

France



À voir

Le premier génocide du XXe siècle

Signalons l'ouverture, ce 25 novembre, d'une exposition au Mémorial de la Shoah* intitulée « *Le premier génocide du XXe siècle - Herero et Nama dans le Sud-Ouest africain allemand, 1904-1908* ». Que le premier et le dernier génocide du XXe siècle aient eu lieu sur le sol africain donne à réfléchir.
C'est au colonisateur espagnol que l'on doit l'invention des camps de concentration destinés à « accueillir » les nègres « marrons » de Cuba. On retrouve le thème colonial en Afrique où le père d'Hermann Göring a ouvert des camps de concentration plus modernes.
Il s'agissait de punir, d'exterminer les tribus qui avaient été assez valeureuses pour se rebeller contre l'envahisseur. La recherche scientifique n'est pas oubliée: des crânes sont envoyés en Allemagne à des fins de comparaison. Sans doute s'agissait-il de démontrer la supériorité raciale. Fallait-il qu'ils en doutent ! ■

Voici en quels termes l'exposition est présentée sur le site du mémorial : *En 1904, en réaction aux règles imposées par l'administration coloniale allemande ainsi qu'aux abus et maltraitances des colons, une révolte éclate dans le Sud-Ouest africain allemand, aujourd'hui la Namibie. Les forces du Deuxième Reich la répriment avec brutalité et mettent en défaite les* Herero. *Un ordre d'extermination – émis par le général Lothar von Trotha le 2 octobre 1904 – enjoint les troupes du Kaiser à tuer sans distinction, condamnant ainsi hommes, femmes et enfants. Les* Nama *prennent à leur tour les armes contre les Allemands et subissent le même sort que les* Herero. [ajoutons que les puits avaient été empoisonnés]. *Dans les camps de concentration ouverts en 1905, comme ceux de Windhoek* [où il y a aujourd'hui encore une « Hermann Göring Street »], *Swakopmund et Shark Island, les prisonniers* Nama *et* Herero *sont éliminés par le travail et succombent à la maladie, aux mauvais traitements et à la malnutrition.* ■

* Du 25 novembre 2016 au 12 mars 2017

Nos lecteurs réagissent

1936 ?

Nous ne pouvions clore l'année sans parler de ce qui fut l'une des merveilles de 1936. Merci à ce lecteur cinéphile de nous l'avoir rappelé. ***PNM***

Le Front Popu, les 40 heures, les congés payés, les grandes grèves, la guerre d'Espagne; tout le monde connaît. Mais il est une importante création que beaucoup de gens ont vue et aimée, et dont on sait moins qu'elle eut, elle aussi, lieu en 1936. Il s'agit des *Temps modernes* (*Modern times*) de Charlie Chaplin, qu'il a osé réaliser en muet. Le film n'en eut pas moins un énorme succès grâce à ses gags désopilants, à son personnage merveilleux, grâce aussi au sujet du film.
On y voit les effets du capitalisme sur la population : c'est la faim, la misère sordide, le chômage massif, la répression féroce des manifestations : rappelons-nous, on y tire sur les manifestants dont plusieurs sont tués. On entend pour la première fois la voix de Chaplin dans une chanson dont le texte est déjanté, mais qui, accompagné de ses mimiques et d'une belle musique, crée une certaine poésie. Chaplin nous montre que le fameux *Rêve américain* ressemble plutôt à un cauchemar.
Quand on voit un film de Chaplin, on rit, on est ému, mais on parle trop rarement de la poésie, de la beauté de la réalisation. Or, certaines scènes de ses films sont d'une beauté incomparable. J'ai vu *Le Kid* et *Les lumières de la ville* vingt ou trente fois pour certaines scènes que j'ai toujours autant de plaisir à revoir.
Il faut aussi parler de la musique de ses films que, doué dans tous les domaines, il compose lui-même, celle du *Kid* par exemple que j'ai vu et revu avec plaisir, tant pour sa réalisation que pour réécouter sa superbe musique. ■ **JA**

NDLR La filmographie de Chaplin comporte peu de films sur des thèmes sociaux, mais toujours marquants :
1917: *L'émigrant* / 1921: *The Kid* / 1925: *La ruée vers l'or* / 1936: *Les temps modernes* / 1940: *Le dictateur* (interdit en Allemagne jusqu'en 1998 et en Italie jusqu'en 2002).

La Presse Nouvelle Magazine – ISSN : 0757 - 2355

LA PRESSE NOUVELLE
Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934
Editions :
1934-1993 : quotidienne en yiddish, ***Naïe Presse***
(clandestine de 1940 à 1944)
1965-1982: hebdomadaire en français, **PNH**
depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM**
éditées par l'U.J.R.E
N° de commission paritaire 061 4 G 89897
Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ
Rédacteur en chef
Bernard Frederick
Conseil de rédaction
Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet, Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka, Nicole Mokobodzki, Roland Wlos
Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba-Raymonde Alman
Rédaction – Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS
Tel : 01 47 70 62 1 6
Fax : 01 45 23 00 96
Courriel : lujre@orange. fr
Site : http://ujre.monsite-orange.fr
(bulletin d'abonnement téléchargeable)
Tarif d'abonnement
France et Union Européenne :
6 mois 30 euros
1 an 60 euros
Etranger (hors U.E.) 70 euros
IMPRIMERIE DE CHABROL
PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT
Je souhaite m'abonner à votre journal
"*pas comme les autres*"
magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci–joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mèl et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)
J'OFFRE UN ABONNEMENT À :
Nom et Prénom .....
Adresse .....
Téléphone .....
Courriel .....

Monde

Situation internationale

Guerre des bruits et bruits de guerre

(suite de la p. 1)

par **Bernard Frederick**

La crise ukrainienne en fut d'abord le prétexte ; la guerre en Syrie et l'intervention russe le sont maintenant. Pourtant, la Crimée était encore ukrainienne et Damas vivait dans le calme lorsque, contrairement à ses engagements de 1989, l'OTAN décida de s'élargir à l'Est, dans les Pays baltes, en Pologne, en Roumanie, c'est-à-dire aux frontières de la Russie.

À l'époque, la Russie était faible ; son président, Boris Eltsine, vendait son pays, sa sécurité et ses biens industriels et scientifiques aux « vainqueurs » autoproclamés de la guerre froide. L'Amérique était seul maître à bord du navire monde, défendant dans la violence ses intérêts – ceux du dollar – aux quatre coins de la planète. C'était la *Pax americana*. Elle était faite pour durer l'éternité.

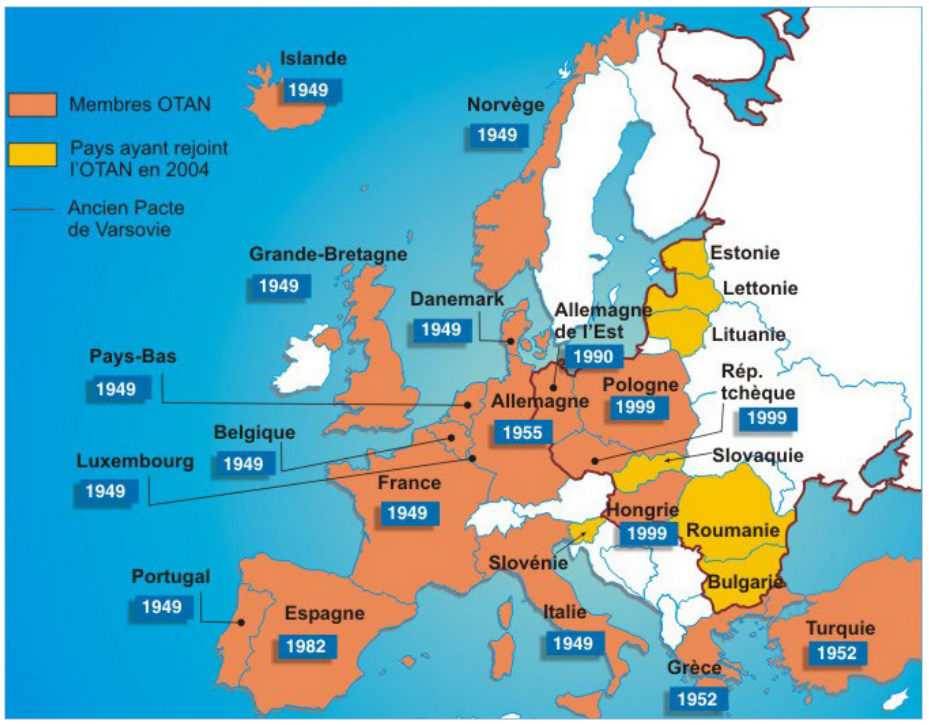
L'éternité n'existe pas, on le sait bien : l'accession au pouvoir de Vladimir Poutine en 2000 marqua un tournant, aussi bien pour les Russes que dans les relations internationales. Le pillage du pays cessa et ce dernier entreprit sa restauration, sa modernisation.

Si l'autoritarisme du Kremlin y présidait, les petites gens, qui avaient vu faire les « démocrates », applaudirent le retour à l'ordre. Ils plébiscitèrent aussi, la restauration du prestige du pays vainqueur d'Hitler dans la sphère diplomatique.

La Russie s'opposa à la guerre de Bush en Irak, comme la France et l'Allemagne d'alors. Les relations entre ces trois pays se firent plus étroites tandis que Moscou et Pékin se rapprochaient.

Si l'Europe ne tint pas tête très longtemps aux « amis » d'outre-Atlantique, les relations entre Chinois et Russes se firent de plus en plus étroites. Les deux pays estimaient indispensable de rompre avec l'idée d'un « centre » mondial – les États-Unis – et se proposaient d'édifier un « monde multipolaire ». Aujourd'hui, ils ont fait en ce sens un grand chemin : fondation des *BRICS* (Brésil, Russie, Inde, Chine, Afrique du Sud), constitution du *Groupe de Shanghai* puis de l'*Organisation de coopération de Shanghai* (OCS) qui regroupe Chine, Russie, Kazakhstan, Kirghizistan, Tadjikistan, Inde, Pakistan, plus quatre membres observateurs dont l'Iran. La Russie a en outre participé à la création d'associations régionales notamment autour de la mer Caspienne.

Les *BRICS* viennent d'ouvrir à Shanghai une banque de développement pour financer de grands projets.



L'élargissement de l'OTAN en Europe [2006]
Documentation photographique 8052

L'Amérique et l'Europe, déjà touchées par la crise financière ouverte en 2008, voient leur influence sur le destin du monde leur échapper. Au moins, Washington pouvait-il continuer à se vanter d'être la première, sinon la seule puissance militaire.

La rapidité de la mise en place de l'armée russe en Syrie, ses succès rapides contre les djihadistes, la qualité et l'efficacité de son armement ont, aujourd'hui, raison de cette vantardise : la coalition internationale dirigée par les Américains en Irak et en Syrie opère depuis 2011, *Daesh* n'a cessé de gagner du terrain, tandis que Washington et les monarchies du Golf manipulent *Al-Qaïda*. Les Russes sont intervenus en novembre 2015 et ont inversé en quelques mois le rapport des forces sur le terrain.

Tant du point de vue économique que du point de vue militaire, l'hégémonisme américain et ses petits toutous européens sont en recul. Les États sont instables, rongés par les crises économiques et politiques. Les « élites » sont partout désavouées comme en témoignent les campagnes électorales en Amérique, en France ou en Allemagne.

Mais on le sait : une bête blessée est plus dangereuse. Si la guerre des bruits constitue un bon dérivatif au mécontentement des peuples – mieux vaut attribuer tous les maux de la terre à Poutine que de répondre aux interrogations de l'opinion –, on ne saurait négliger le fait que cette guerre des bruits produit forcément des bruits de guerre.

On assiste d'un côté comme de l'autre à ce qui ressemble fort à une préparation à l'imparable : • manœuvre de troupes de l'OTAN aux frontières de la Russie et à proximité de la Chine • manœuvres russes en Égypte et au Pakistan • exercices sino-russes en mer de Chine • accroissement de la présence chinoise en Afrique. En Russie même, échaudée par l'agression nazie de 1941, on vient d'organiser un exercice de défense passive auquel ont participé 40 millions de personnes !

La paix est en danger ! Il est urgent d'en prendre conscience. Il est urgent que les peuples se mobilisent. Il est urgent d'appeler les dirigeants des camps qui s'affrontent au sang-froid et à la désescalade.

Le moindre incident peut dégénérer. La guerre nucléaire ne laisse de seconde chance à personne ! ■

NDLR Signalons à nos lecteurs que le *Mouvement de la Paix* appelle à signer une pétition contre le doublement des crédits de l'arme atomique et contre l'augmentation de 31 % du budget annuel de la Défense d'ici à l'horizon 2020 :
http://www.mvtpaix.org/wordpress/signez-la-petition-contre-le-doublement-des-credits-de-larme-atomique/

Oh le beau mariage !

Le chimiste allemand **Bayer** a annoncé, mercredi 14 septembre, le rachat du fabricant de pesticides et semences **OGM Monsanto** pour 66 milliards de dollars (59 milliards d'euros). Bayer devient ainsi le numéro un mondial dans le domaine des semences et des pesticides.

Le nom de Bayer éveille de pénibles souvenirs. Sous le régime nazi, Bayer, filiale du consortium chimique IG Farben, procéda en effet à des expériences médicales sur des déportés qu'elle se procurait dans les camps de concentration. Le numéro de février 1947 du *Patriote Résistant* reproduisait les extraits de cinq lettres adressées par la Maison Bayer au commandant du camp d'Auschwitz, trouvées à la libération du camp par l'Armée rouge, et datées d'avril-mai 1943.

Première lettre : « *En vue d'expérimenter un soporifique, vous serait-il possible de mettre à notre disposition quelques femmes et à quelles conditions, toutes les formalités concernant le transfert de ces femmes seront faites par nous* ».

Deuxième lettre : « *Nous accusons réception de votre lettre. Considérant le prix de 200 marks exagérés, nous offrons 170 marks par sujet, nous aurions besoin de 150 femmes* ».

Troisième lettre : « *D'accord pour le prix convenu. Veuillez donc faire préparer un lot de 150 femmes saines que nous enverrons chercher très prochainement* ».

Quatrième lettre : « *Nous sommes en possession du lot de 150 femmes. Votre choix est satisfaisant quoique les sujets soient très amaigris et affaiblis. Nous vous tiendrons au courant du résultat des expériences* ».

Cinquième lettre : « *Les expériences n'ont pas été concluantes. Les sujets sont morts. Nous vous écrirons prochainement pour vous demander de préparer un autre lot* ».

Sans commentaire ! ■

Israël / Palestine

BDS ... ou Comment sortir du conflit israélo-palestinien ?

Point de vue

Le conflit israélo-palestinien est, à ce jour, le plus ancien conflit international non résolu. Il a des prolongements dans les différents affrontements du Proche-Orient et sert de justification à beaucoup d'actes terroristes.

Or, la solution est connue. Il s'agit de la création d'un État palestinien, avec Jérusalem-Est comme capitale, aux côtés d'Israël, dans les frontières de la « ligne verte » d'armistice de 1949, garanties internationalement, avec reconnaissance mutuelle des deux États, du démantèlement des colonies et de l'indemnisation des préjudices subis par les réfugiés du fait de la création d'Israël.

C'est pour parvenir à cette solution que des négociations bilatérales (israélo-palestiniennes) ont abouti aux accords d'Oslo. Mais la colonisation et la venue au pouvoir en Israël d'un gouvernement d'extrême droite, rendue possible par la manipulation des sentiments de peur dont la population israélienne est la proie, rendent aujourd'hui caduc le processus de paix.

Face au gouvernement israélien, et alors que la gauche et le mouvement pacifiste, en Israël, n'ont plus le même poids qu'auparavant, il apparait nécessaire afin d'imposer la mise en œuvre du droit international, depuis trop longtemps méconnu par les gouvernements israéliens successifs, de pratiquer des pressions externes. De telles pressions ne sont pas une attaque d'Israël mais contribuent, au contraire, à son avenir, car l'isolement israélien grandit et le soutien de ses alliés n'est pas éternellement garanti.

Mais le choix des moyens de cette pression reste, pourtant, une question cruciale. Une campagne se développe sous le nom de ***Boycott***, ***Désinvestissement***, ***Sanctions*** (BDS). Il parait nécessaire de s'interroger sur la pertinence de ces trois moyens d'action pris un par un. Mais au préalable une remarque s'impose.

Toute critique ou action à l'encontre de la politique des gouvernements israéliens ne saurait constituer, en soi, un acte antisémite. Mais il peut exister une attitude antisémite, éventuellement non revendiquée, mais présente chez certains acteurs, prenant le masque de cette critique d'Israël pour assouvir leur haine. Un simple coup d'œil sur Internet montre que ce n'est pas un fantasme. C'est d'ailleurs sur l'existence de cet antisémitisme que les soutiens de la politique du gouvernement israélien jouent pour justifier leur attitude.

Remarquons aussi que la distinction entre ***Désinvestissement*** et ***Sanctions*** est sans intérêt car leur seule différence concerne le statut juridique de l'acteur qui exerce la pression : privé ou public. Mais, dans les deux espèces, il s'agit d'une pression d'un acteur exécutif ayant à rendre des comptes devant une instance de contrôle et, par ailleurs, cherchant à acquérir une image positive dans l'opinion publique ; ce qui l'oblige à énoncer publiquement les motivations de son action. Il devient alors facile, à l'examen de celles-ci, de vérifier si ces déclarations publiques contiennent des motivations antisémites.

Tel n'est pas le cas des appels au ***Boycott***, citoyen mais individuel. Celui-ci s'exerce dans le silence de l'acteur qui s'y livre, de sorte que ce contrôle des motivations (éventuellement antisémites ou consistant simplement à considérer que tout ce qui vient d'Israël doit être rejeté) est impossible tandis que la propagation de cette attitude par mimétisme peut toujours se poursuivre à bas bruit.

Adopter le mot d'ordre du boycott serait prendre la responsabilité de risques sérieux, inacceptables pour tout mouvement créé pour lutter contre l'antisémitisme comme l'est l'UJRE depuis plus de 70 ans. En revanche, les sanctions économiques ont prouvé, récemment encore, leur efficacité dans le cas de l'Iran et de la Russie. Cette efficacité est d'autant plus grande que l'économie israélienne est basée essentiellement sur la conquête de nouveaux marchés par l'innovation technologique dont le produit (biens ou services) trouve comme acquéreur essentiellement de grandes institutions (publiques ou privées), d'abord israéliennes, mais aussi d'autres pays. Dans un tel contexte, le poids du boycott par des consommateurs individuels est négligeable.

D'ailleurs, sauf à se contenter de parler dans le vide, une question se pose : comment faire pour être entendu par ceux des juifs qui n'ont pas encore condamné la politique des gouvernements israéliens à l'égard des droits des Palestiniens ?

Le minimum que l'on puisse faire, c'est d'être intransigeant face au risque d'un antisémitisme prenant l'allure du boycott. ■

Jacques Lewkowicz
Président de l' **UJRE**

"La Marche de l'Espoir" Des Femmes pour la Paix

Partie le 4 octobre de Rosh Hanikra à la frontière libanaise, la marche des femmes israéliennes pour la paix s'est achevée le 19 octobre devant la résidence du Premier ministre, Benyamin Netanyahou, à Jérusalem, accueillie par plusieurs milliers de personnes. Un rassemblement d'une ampleur devenue rare en Israël. Selon une marcheuse de Haïfa, l'accueil a été chaleureux tout au long du parcours.

« *Nous étions une vingtaine de personnes à faire tout le parcours. Mais tous les jours, il y avait des personnes qui nous rejoignaient. On était au moins 100 chaque jour. Et le week-end, c'était 500. C'était impressionnant de voir à quel point les gens nous ont suivis* », confiait une marcheuse de Haïfa, Urfat Haïder, à RFI le 20 octobre.

La marche, organisée par l'association *Les femmes font la paix – Women Wage Peace* qui regroupe des israéliennes, juives et arabes, religieuses et laïques – a rencontré le soutien d'une vingtaine de maires, d'artistes et d'écrivains, de députés et de personnalités venues de l'étranger comme la prix Nobel de la paix Leymah Gbowee. D'autres cortèges allaient aussi d'Eilat et de l'Arava dans le Sud vers la côte méditerranéenne et la frontière avec Gaza, ou à Kiryat Shmoneh dans le Nord ou à Uhm El Fahem, la grande ville arabe dans la région du triangle près de la Cisjordanie.

Le 19 octobre un millier de femmes palestiniennes, comprenant des personnalités de l'Autorité palestinienne, ont participé à une manifestation de Jéricho à la Mer Morte en soutien à « *La marche de l'espoir* ». ■

Mémoire

Pour la réhabilitation d'Ethel Rosenberg

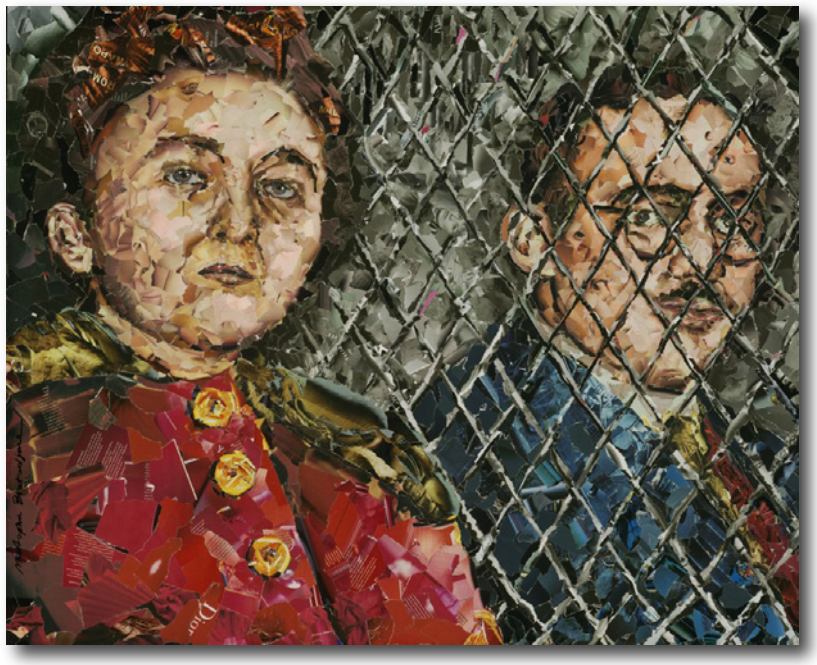
Nous informions, le mois dernier, de la présence à Montreuil de l'un des fils d'Ethel et Julius Rosenberg, Robert Meeropol, dans une crèche portant le nom de sa mère. Robert se trouvait en France avec une délégation de progressistes américains venue plaider la cause de Mumia Abu-Jamal, journaliste et militant afro-américain, qui purge une peine de prison à vie après avoir été condamné à mort en 1982 pour le meurtre d'un policier qu'il n'a pas commis.

Outre le soutien à Mumia Abu-Jamal et aux prisonniers politiques aux États-Unis, Robert Meeropol milite, avec son frère Michael et plusieurs personnalités américaines dont Angela Davis, pour la réhabilitation de leur mère Ethel Rosenberg, née Greenglass, condamnée à mort ainsi que son époux, Julius, le 5 avril 1951 et exécutés tous deux sur la chaise électrique le 19 juin 1953 dans la prison de Sing Sing pour espionnage au profit de l'Union soviétique.

Dans une pétition adressée au président Obama et au Procureur général Lynch, Michael et Robert, âgés respectivement de 10 et 6 ans en 1953, soulignent que « *La condamnation de [leur] mère était injustifiée, ce que confirment plusieurs documents officiels déclassifiés auxquels notre famille a enfin pu avoir accès* ».

La condamnation, expliquent-t-ils, « *fut obtenue à cause de parjures et d'inconduites de la justice et du parquet. Les charges dont elle était l'objet et la menace de la peine de mort ont été utilisées comme moyen de pression pour que nos parents coopèrent avec le gouvernement dans sa chasse aux sorcières (...) les procureurs ont élaboré une stratégie pour utiliser notre mère contre notre père. Un procureur général adjoint raconta au F.B.I. qu'il n'y avait pas « suffisamment de preuves » pour condamner Ethel, mais qu'on pouvait l'utiliser « comme un levier contre son mari ». Par ailleurs, un mois avant le procès, un autre procureur déclara devant le comité du Congrès américain, « Le dossier contre Madame Rosenberg n'est pas très solide. Mais dans l'objectif d'en faire un exemple de dissuasion, je pense qu'il est important de la condamner elle aussi et de prononcer une sentence très lourde* ».

De fait, le procès des Rosenberg se déroula en pleine hystérie anticommuniste et antisoviétique. Une effroyable chasse aux sorcières visait ouvriers comme intellectuels et artistes. « *Ma condamnation à mort ne me surprend pas*, écrivait Julius dans le couloir de la mort. *Elle doit être exécutée. Il doit y avoir une affaire Rosenberg, car il faut intensifier l'hystérie en Amérique pour rendre la guerre de Corée acceptable au peuple américain. L'hystérie et la peur doivent régner en Amérique afin que le gouvernement puisse voter des budgets de guerre encore plus gros. Et une épée doit être enfoncée au cœur de la gauche pour lui signifier que ses partisans ne s'en tireront plus avec des peines de cinq ans sous le coup de la loi Smith, ou d'un an pour outrage au tribunal. La gauche doit comprendre qu'on veut la tuer !* ».



Ethel et Julius Rosenberg
par Mustapha Boutadjine 2004

Si Julius Rosenberg a bien fourni des renseignements aux Soviétiques, c'était pendant la guerre, à une époque où les États-Unis et l'URSS étaient alliés et rien n'indique, jusqu'à aujourd'hui, que ces renseignements portaient sur la bombe atomique, bien des savants américains ou étrangers travaillant sur le projet. Ainsi le danois Niels Bohr, prix Nobel en 1922 pria-t-il Churchill et Truman le 26 août 1944 d'informer les Soviétiques de la mise au point de la bombe. Albert Einstein lui-même intervint dans le même sens auprès du président américain.

D'autres spécialistes, comme le savant Klaus Fuchs, membre des Jeunesses communistes allemandes en 1932, puis réfugié en Grande-Bretagne, avouèrent avoir donné aux Soviétiques des renseignements sur la bombe. Fuchs, arrêté et jugé pour avoir fourni à l'Union soviétique d'importants renseignements sur la séparation des isotopes et la fabrication de la bombe A, ne fut condamné en Grande-Bretagne qu'à quatorze ans d'emprisonnement, parce que Londres et Moscou étaient alliés au moment des faits.

La condamnation à mort des Rosenberg n'avait donc rien à voir avec ce qu'on pouvait leur reprocher. Et concernant Ethel, son frère, qui fournit la preuve déterminante contre elle au procès, a depuis admis avoir fabriqué l'histoire de son implication après s'être entendu avec les procureurs pour sauver sa propre peau et éviter que son épouse ne soit poursuivie.

« *Une démocratie digne de ce nom suppose que le gouvernement des États-Unis reconnaisse ses torts et corrige ses transgressions*, affirment Robert et Michael. *Notre gouvernement ne peut certes pas rendre notre mère à la famille qui l'aime mais il peut admettre qu'il a commis ce déni de justice* ».

Et Robert Meeropol précise dans un entretien publié par *L'Humanité* le 19 octobre dernier : « *Tout comme le gouverneur du Massachusetts a proclamé, dans les années 70, que les exécutions de Sacco et Vanzetti étaient injustifiées et que tout stigmate devait être retiré de leur famille, nous demandons au président Obama de faire la même chose pour notre mère* ».

Robert et Michael ont mis en ligne le texte de leur lettre-pétition et appellent à s'y associer*. ■ **BF**

* Infos et signatures: http://www.rfc.org/ethel

La UNE de la *Naïe Presse*
du 20 juin 1953

À lire

Mise en pièces de la question juive

Jean-Claude Grumberg voulait « *en finir avec la question juive* ». Jean Caune*, lui, voit dans l'œuvre de Grumberg, une « *Mise en pièces de la Question juive* ». Évidemment, il joue sur les mots. Mise en scène, mise à mort : « *Un juif est un mortel comme les autres mortels – peut-être même un peu plus mortel que les autres mortels – mais (...) LES JUIFS eux, sont immortels, et c'est pour cette raison qu'on parle tellement d'eux dans les médias depuis cinq-six mille ans* ». [1]

L'étude de Jean Caune – la première sur le théâtre de Grumberg – a ceci de précieux qu'elle enquête dans ce qu'on pourrait appeler la biosphère de l'auteur de *L'Atelier*, la *yiddishkeit*. Or, nous dit Jean Caune, cette *yiddishkeit* « *ne saurait, littéralement, s'exprimer qu'en langue originale : l'art de Jean-Claude Grumberg est d'en rendre compte en français et la responsabilité artistique est d'en produire les énonciations et les harmoniques par le jeu des comédiens* ».

Avant d'être acteur, auteur, dialoguiste, metteur en scène, Grumberg a été tailleur – *chnayder* oui ! *L'Atelier* (Molière 1999 de la meilleure pièce du répertoire) s'en ressent. Mais c'est aussi un exemple de ce que souligne Jean Caune à propos de la *yiddishkeit* et du yiddish en particulier, ici on a la langue sous la langue, sous l'accent ; l'humanité sous l'humanité : « *C'est terrible, alors parce qu'il a été déporté, il doit pas travailler, qu'est-ce que ça veut dire ? "Je peux pas le regarder", qu'est-ce que ça veut dire ? C'est un homme comme un autre oui ou non ? Qu'est-ce qu'il a, qu'est-ce qu'il a ? Il est fort comme un Turc, toute la journée il a un fer de cinq kilos dans les mains, quand il repasse pas ici, il fait la petite presse chez Weill et je suis sûr qu'il a une troisième place pour le soir et une quatrième pour la nuit ... La seule chose : je veux qu'il me dise quand il est chez Weill et quand il est ici, c'est tout ... c'est tout. Que j'aie rien que des ouvriers comme lui, voilà ce que je me souhaite, en fer, il est en fer, jamais un mot, jamais une réflexion, il sait ce que c'est que travailler, va, t'en fais pas, ceux qui sont revenus d'là-bas ils savent ... C'est ça la sélection naturelle Madame* ».

Une scène de L'Atelier, créée au Théâtre de l'Usine en 1999, mise en scène et scénographie : Hubert Jappelle

De fait, cette humanité *juive* et donc pas seulement juive permet à Jean Caune de conclure : « *[le théâtre de Grumberg] apporte une réponse artistique à ceux qui enferment la question juive dans une essence, que ce soit pour effacer l'Histoire ou pour oublier qu'elle ne vaut que dans le respect et le rapport à l'autre* ».

Tirée de « *Pour en finir avec la question juive* », la pièce « *L'être ou pas* » met en scène deux voisins qui se croisent dans l'escalier. L'un, pressé par sa femme, veut savoir ce qu'est être juif : « *– Dites-lui que ça s'attrape le plus souvent à la naissance.*

– À la naissance ?

– Oui, si vos parents sont juifs, vous avez de grandes chances de l'être aussi.

– D'accord. Après, ...

– Après, est juif celui qui ne nie pas qu'il l'est, quand il l'est. » ■ **BF**

[1] Jean-Claude Grumberg, *Pour en finir avec la question juive*, Actes Sud, 2013

* **Jean Caune**, *Le théâtre de Jean-Claude Grumberg, Mise en pièces de la question juive*, éd. Le Bord De L'eau, 2016, 210 p., 22 €.

À travers les yeux d'une fille de douze ans

de Janina Hescheles-Altman

L'auteur, nous étions quelques-uns à l'avoir rencontrée l'an passé, lors de son passage à Paris. Elle a douze ans quand elle écrit son journal. Elle en a 85 quand ce journal paraît en France, chez Garnier. L'auteur, c'est **Janina Hescheles-Altman**. Le titre c'est ***À travers les yeux d'une fille de douze ans***.

Le livre est déjà paru dans cinq ou six langues. Le polonais, bien sûr (en 1946), mais aussi l'hébreu, l'allemand, le catalan puis l'espagnol...

Janina vient de présenter la version française, tant attendue, de son livre au Mémorial de la Shoah. Ce journal parle de son « séjour » dans le camp de la rue Janowska, à Lwow, dont elle fut sauvée en 1943 par la résistance polonaise.

Lors de notre rencontre, elle nous avait raconté comment elle s'était rendue pour la première fois en Allemagne, au milieu des années 60, pour témoigner contre le chef de son camp de concentration. Elle avait alors constaté que le nazisme était encore présent, à voir la manière dont les policiers, les juges, tentaient de ridiculiser, d'intimider les témoins…

Janina avait déjà consacré un premier livre, « *La rose blanche* », aux résistants allemands antinazis du réseau qui portait ce nom. Curieusement, ce livre ne put jamais paraitre en Allemagne parce que certains scientifiques qu'elle critiquait y étaient encore très cotés et que certaines personnes, dont elle dénonce les convictions et les actes nazis, y ont encore des rues à leur nom.

Nazisme pas mort ? Il existe encore, dans la capitale de la Namibie, une rue Hermann Göring, la Hermann Göring Street…

Janina ajoutait : « *Lwow, c'est partout où des gens peuvent être chassés de leur village* ». ■ ***PNM***

* **J. Hescheles Altman**, *À travers les yeux d'une fille de douze ans*, A. Żuk,J. Lyon-Caen, L. Parnes (éd.), Paris, Classiques Garnier, coll. Littérature, histoire, politique, 2016, 134 p., 19 €

Broché : 19 € **Relié : 62 €**

Les mots pour le dire

La chronique de Maurice Cling

« Paris libéré »

ou comment faire du faux avec du vrai

Ce sous-titre qui vaut pour toutes ces chroniques pourrait aussi servir pour la leçon inaugurale que je ferais au Collège de France si on m'y confiait un cours sur les médias. On peut toujours rêver.

Entendu sur France-Culture en août dernier, le jour anniversaire du célèbre discours du Général à l'Hôtel de Ville de Paris : *« Paris ! Paris outragé ! Paris brisé ! Paris martyrisé ! mais Paris libéré ! ».* La voix est authentique, reconnaissable entre toutes. Mais ce que l'auditeur ne saura pas (chut!), c'est :

1. qu'après son entrée dans Paris, le Général s'était rendu le 25 août à l'Hôtel de Ville où siégeait le Comité Parisien de Libération présidé par André Tollet, évadé du camp de Compiègne, pour saluer les dirigeants politiques de l'insurrection aux 400 barricades.

2. et surtout que la phrase est tronquée, comme sur le piédestal de la statue* du Général descendant les Champs-Élysées, érigée devant le Grand Palais. En effet, après *« Paris libéré »* figure en réalité ce qui suit : *« libéré par lui-même, libéré par son peuple avec le concours des armées de la France (...) »*

Ainsi donc, selon la version officielle répandue depuis la Libération, c'est de Gaulle et lui seul qui apparaît comme le libérateur du territoire (dont la capitale), au mépris de la réalité historique et du jugement du Général.

Mais pourquoi donc, direz-vous peut-être, nos historiens patentés et autres grands « experts » de l'audiovisuel cautionnent-ils par leur silence ce mensonge colporté par notre station culturelle ? Vous donnez votre langue au chat ?

Un indice : André Tollet était communiste. ■

* Sollicitée à l'époque par plusieurs fondations, la FNDIRP contribua normalement au financement de la statue, mais ne fut pas consultée sur le texte du piédestal.

Culture

Théâtre La chronique de Simone Endewelt

Les merveilleuses en compagnie des insoumises

Isabelle Lafon et ses comédiennes nous offrent un moment de pur bonheur dans cette traversée littéraire et poétique, si particulière. Trois femmes libres, auteures, à la destinée fragile et forte à la fois. Trois comédiennes pour entrer en résonance avec ce qui se laisse saisir de leur intimité.

La compagnie créée et dirigée par Isabelle Lafon porte un joli nom « *Les merveilleuses* », du nom subtil de ces dames contestataires par le vêtement, au XVIIIe siècle. C'est donc tout naturellement que l'équipe aborde, pour la scène, ce cycle en trois temps consacré à trois femmes d'exception, libres et rebelles, écrivaines et poétesses. Un cycle mis en scène par Isabelle Lafon sur l'intimité d'une écriture et d'une pensée, sur le chemin de vie de ces trois créatrices révolutionnaires, à la fois différentes et convergentes, traces dans le spectacle intégral de la première dans le glissement vers la suivante.

« *Deux ampoules sur cinq* » est librement inspiré de « *Notes sur Anna Akhmatova* » de Lydia Tchoukovskaïa. Isabelle Lafon et Valérie Blanchon avaient déjà adapté au théâtre les entretiens avec Anna Akhmatova, sous le titre « *Journal d'une autre* ». Dès 1938, la grande poétesse du XXe siècle sous le nom de plume d'Anna Andreïevna Gorenko et l'écrivaine, journaliste engagée, Lydia Tchoukovskaïa qui écrivit une enquête sur les victimes de la terreur stalinienne, se rencontrent. Poèmes d'Anna appris par cœur, journal de leur rencontre écrit en omettant ce qui peut mettre en danger la vie d'Anna. Des lampes torches sont distribuées aux spectateurs avant le début du spectacle. Ils éclaireront les deux comédiennes selon leur bon vouloir. Une table, des livres amoncelés sur la table.

Avec « *Let me try* », d'après le *Journal intégral* de Virginia Woolf (1915-1941), nous voyons sur scène trois femmes hantées et fascinée par cette féministe, à l'esprit libre et indépendant, figure marquante de la société littéraire londonienne, bisexuelle, innovatrice dans la langue anglaise et la narration, en proie à des dépressions qui l'ont conduite au suicide, préoccupée des questions de société. Son journal intime est peut-être moins connu et nous, spectateurs, en dégustons le raffinement de la langue et de la pensée. Un texte magnifique et d'une finesse absolue. Les trois comédiennes, Johanna Korthals Altes, Isabelle Lafon, Marie Piemontese partent à la rencontre de l'écrivaine et de la femme, chacune avec sa propre personnalité et ses propres attentes. Toutes s'emparent avec passion des questions qui y sont contenues, cueillant les feuillets de son journal juchés à terre.

Dans le troisième spectacle du cycle, Isabelle Lafon s'approprie le premier roman de Monique Wittig, *L'Opoponax*, qui suit le parcours de Catherine Legrand. Un micro, un rythme, un bat-

© Laure Manaudou

Deux ampoules sur cinq

teur de talent : Vassili Schémann. La famille Lafon est une famille d'artistes. Monique Wittig, née en 1935, romancière et théoricienne féministe, amie de Nathalie Sarraute, a écrit en 1964 *L'Opoponax*, texte d'avant-garde sur les questions du genre. Elle a été l'une des initiatrices du *Mouvement de libération des femmes*.

Ce spectacle intégral s'inscrit dans la pure tradition des beaux textes qui invitent au partage de fugaces instants de bonheur littéraire et de questionnements sur l'existence. Avec une grande retenue et sobriété, et sur une scénographie minimaliste qui joue avec les éclairages, les trois comédiennes nous font partager leur passion et leur voyage au féminin. À la fois un et plusieurs, ces spectacles gardent en eux un parfum d'une grande finesse. ■

* Vu au théâtre de la Colline. **Tournée** : *Châtenay Malabry* : La piscine 27/11 à 15h – *Toulouse* : TNT 10-14 janvier à 20h, *Nantes* : Le lieu unique 7-11 mars à 20h30, *Eu* : Théâtre du château 13 mars à 14h, 14 mars à 20h30.

Cinéma La chronique de Laura Laufer

Uri Zohar, du cinéma au rabbinat

Trois jours et un enfant (1967), Les Voyeurs (1972), Les yeux plus gros que le ventre (1974)

Les spectateurs peuvent découvrir trois beaux films restaurés d'Uri Zohar. Ce cinéaste a été le chef de file d'un renouveau du cinéma israélien à la fin des années 1960, cinéma de *la Nouvelle Sensibilité*, appelé ainsi en référence à *la Nouvelle vague* française. Uri Zohar possède le sens et la maîtrise de la mise en scène, trouvant pour chacun de ces trois films une forme narrative et visuelle inventive et vivante. Les dialogues et le jeu de ses acteurs communiquent une sensation de vérité, d'actions prises sur le vif.

Les personnages principaux des *Voyeurs* et des *Yeux plus gros que le ventre* se caractérisent par une fuite en avant où les hommes montrent une véritable boulimie sexuelle pour les femmes, remplissant ainsi un vide qui semble insatiable. Mais un vide de quoi ? Après l'ère des films de propagande célébrant Israël et l'homme nouveau, chantre du sionisme, Uri Zohar réalise un cinéma où s'engouffrent l'inquiétude et l'instabilité dans les relations qu'il montre entre les hommes et les femmes. Les hommes y affirment une virilité de la performance. Qu'une société produise tant de machisme interroge.

Uri Zohar incarne lui-même, dans ces deux films, un personnage qui ne veut renoncer à rien. De façon destructrice, le temps et le nombre de maîtresses le débordent et l'entraînent au conflit : avec son père dans *Les Voyeurs* ; avec sa femme, ses maîtresses et ses amis dans *Les yeux plus gros que le ventre*. Il ne s'aime pas lui même et veut qu'on le rassure. Sans cesse en manque, tel un enfant gâté, il exige qu'on le comprenne. Il ne sait pas qui il est et ce mal-être incessant contamine d'amertume et de dégoût les personnages qui l'entourent. Toute une génération se perd ainsi dans un libéralisme des mœurs sans limites : ce cinéma décrit la société israélienne comme un grand corps malade pris de doute et de désillusion.

Tourments

TROIS JOURS ET UN ENFANT

Inspiré d'une nouvelle d'A.B. Yehoshua, *Trois jours et un enfant* est très différent par le rythme et la forme narrative. Eli, étudiant tourmenté par le souvenir de son premier amour, se voit confier durant trois jours la garde de l'enfant de la femme qu'il a aimée et qu'elle a eu d'un autre. Dans un prologue-monologue, il confesse :

« *D'abord, j'ai été captivé par l'enfant, puis j'ai voulu le tuer. Je ne l'ai pas fait. Pourquoi ? … en tout cas, le moment et le lieu s'y prêtaient parfaitement. Le lieu : Jérusalem, une ville paisible* ».

Le film trouble par sa capacité à faire vivre au spectateur les sentiments d'Eli : l'amour, la douceur, la tendresse, la joie auxquels succèdent le rejet, le désir d'abandonner l'enfant et celui de vouloir le tuer. Zohar explore le point de vue subjectif d'Eli qui pense, rêve, se souvient, réfléchit, esquisse des sourires, exprime la contrariété, l'amertume, la rage puis la haine.

Le jeu de la photographie, un jeu très beau en noir et blanc exprime ces variations de sentiments et, par de beaux plans de flash-back, le passé envahit le présent. Oded Kotler a obtenu à Cannes un prix très mérité d'interprétation masculine pour son jeu riche, sensible et subtil.

Uri Zohar subit l'influence de *la Nouvelle vague* et particulièrement celle de Jean-Luc Godard avec citations explicites dans ce dernier film : Oded Kotler se passe un doigt sur la lèvre comme Jean-Paul Belmondo dans *À bout de souffle ;* à l'ouverture et à la fin du film, la posture du couple dans le lit évoque celle du couple d'*Une femme mariée*.

Les personnages principaux de ces trois films d'Uri Zohar sont une représentation de lui-même. Zohar, dans ce qu'il nomme ses « *années noires* », a mené l'existence débridée qu'il montre dans les *Voyeurs*. Lui, l'ancien fumeur de marijuana, a vécu la Bohème de Tel-Aviv. Mais la dominante, dans les trois films, c'est l'interrogation morale. Ainsi la chanson des « *Yeux plus gros que le ventre* » énonce des préceptes qui interrogent le comportement de Benny Furman, personnage qu'incarne le cinéaste.

Les films de Zohar sont autoréflexifs. C'est sa propre conscience qu'il y interroge et scrute. Qu'il ait abandonné le cinéma pour se tourner vers la religion en découle. Nul doute que le rabbin orthodoxe qu'il est devenu a imposé à ce double de lui-même des règles drastiques et l'a muselé.

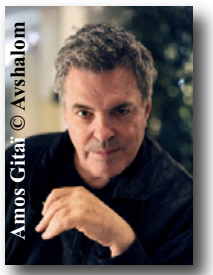
Le cinéma y a perdu beaucoup. ■

Lire l'excellent livre *Le cinéma israélien de la modernité* d'Ariel Schweitzer, chez L'Harmattan, 1997 rééd. 2000, 276 p.; 27,50 €

Culture

Entretien avec

Amos Gitaï, cinéaste, metteur en scène citoyen et pacifiste


Amos Gitaï © Avshalom

Amos Gitaï a fait la guerre du Kippour au sein d'une unité d'évacuation sanitaire par hélicoptère, sous les ordres du général Yitzhak Rabin, qu'il a plus tard accompagné aux États-Unis lors de la signature des accords de paix. Cinéaste et metteur en scène citoyen, il œuvre, à travers sa production artistique, pour la paix et la coexistence entre les deux peuples, palestinien et israélien, pour une main tendue et la création d'un dialogue. Pour lui, le même problème qu'en Israël est ailleurs, qui l'attriste : la montée des extrêmes droites ; « *La haine marche très bien pour être élu, un phénomène mondial qu'on voit à l'œuvre aux Etats-Unis avec Donald Trump, en Israël, au Moyen-Orient.* » Il ne renonce cependant pas à l'espoir. Nous l'avions suivi et interviewé à Avignon lors de sa « carte blanche ».

PNM *J'ai des questions sur votre spectacle et sur la politique car notre journal a envie de savoir ce qui se passe en Israël. On va commencer par votre spectacle : pourquoi une pièce de théâtre s'imposait-elle après le film sur Yitzhak Rabin et quel est le lien entre le film et la pièce ?*

Amos Gitaï Mon film *Le dernier jour d'Yitzhak Rabin* pose des questions sur l'enquête et l'assassinat de Rabin. Après l'assassinat, une commission d'enquête étatique, la commission Shamgar, dont le mandat portait uniquement sur les manquements opérationnels – un policier qui regardait à droite et pas à gauche, quelqu'un des services secrets absent, pourquoi le chauffeur de la voiture de Rabin a oublié de mettre son phare et fait un chemin trop long pour arriver à l'hôpital qui n'était qu'à 500 mètres, pourquoi cet hôpital n'a pas été prévenu de la venue de Rabin – mais la commission n'a jamais fait l'enquête sur l'incitation à la haine et à la violence qui a conduit à l'assassinat de Rabin. Alors, on peut dire que le film lui-même, c'est la commission d'enquête qui n'a jamais eu lieu.

Dans le spectacle produit en juillet 2016 à Avignon, j'ai pris strictement le point de vue de Leah la femme de Rabin, avec l'idée que l'on ne verra sur scène que des femmes et qu'on gardera une certaine simplicité de la représentation théâtrale. Même si aujourd'hui on a plus de moyens, mettre tout le temps vidéo et nudité, ça devient un peu « kitsch ». Il fallait montrer à la fois la thématique et la forme, un autre type de réflexion, rester retenu, rigoureux, minimaliste et très précis.

PNM *Pourquoi avoir fait le spectacle sous forme de lectures ?*

Amos Gitaï Pour éviter les choses trop pompeuses ou emphatiques. Même le spectacle que j'avais fait à Avignon avec Jeanne Moreau était une sorte de lecture. J'aime le partage des textes avec les spectateurs, j'aime considérer mon public comme « interprète » plutôt que comme consommateur.

PNM *Quel est le panorama actuel culturel en Israël, le positionnement des artistes face aux politiques de la droite israélienne ?*

Amos Gitaï Le gouvernement de Monsieur Netanyahou harcèle les artistes. Les trois femmes d'extrême droite qu'il a respectivement nommées ministre de la Culture, ministre de la Justice et vice-ministre des Affaires étrangères gèrent beaucoup d'affaires culturelles. Elles lancent des menaces contre l'indépendance des artistes. Pour l'ouverture du cinéma à Jérusalem, notre ministre de la Culture a dit que les artistes sont des « chevaux de Troie », des ennemis. Cela montre qu'il y a beaucoup de bonnes réflexions du côté des artistes mais aussi le risque qu'éclate cet aspect pétillant, ouvert de certains artistes israéliens.

PNM *Est-ce que les artistes s'autocensurent ?*

Amos Gitaï Comme vous le savez, la censure a plusieurs moyens, les moyens directs et les moyens économiques, et les poussées vers l'autocensure. Maintenant, par exemple, la ministre demande que les artistes signent un accord pour présenter leur travail dans les colonies de Cisjordanie. Sinon, elle coupe leur budget. Ce n'est pas une censure d'interdiction mais elle ne donne pas de budget si cela ne se fait pas dans les colonies de Cisjordanie.

PNM *Et les artistes acceptent ?*

Amos Gitaï Ils n'acceptent pas. C'est la pression.

PNM *Et vous, vous acceptez ?*

Amos Gitaï Non, moi je n'ai jamais accepté, depuis mon premier film d'ailleurs. Vous pouvez cet après-midi découvrir le *Journal de campagne*.

PNM *Pour le BDS, vous êtes contre, et pourtant cela a bien marché en Afrique du Sud.*

Amos Gitaï Je crois que s'il y a des éléments racistes en Israël, une non-démocratie dans le traitement des Palestiniens, sur l'occupation, le conflit n'est pas exactement de même nature que celui d'Afrique du Sud. D'abord la proportion de la population : en Afrique du Sud, une écrasante majorité de noirs par rapport aux blancs. Là, on a un conflit national entre deux groupes à peu près de même taille. Peut-être un peu plus d'Israéliens des rives du Jourdain à la Méditerranée.

L'évènement ne se répète jamais de façon historique. Il y a un élément fascisant mais pas exactement le même qu'en Italie ou en Afrique du Sud. Si on fait un amalgame trop simpliste, je crois que cela n'aide pas les causes, et qu'alors beaucoup de gens décrochent. Il vaut mieux concentrer les critiques sur quelque chose qui soit critiquable.

PNM *Mais alors que peut-on faire pour ramener vers la paix ? A l'heure actuelle on a l'impression que tout est bloqué.*

Amos Gitaï C'est pour cela qu'à la projection du film j'ai dit que la proposition française d'une conférence internationale n'était pas une mauvaise idée mais que c'était limité. La pression internationale est asymétrique. Il y a un aspect cauchemardesque qui passe sur la planète et les gens regardent. Ils se disent, il n'y a aucun BDS anti-syrien et il y a 2000 réfugiés. Il y a beaucoup plus de victimes dans les deux dernières années en Syrie qu'il n'y en a dans les 100 ans de conflit israélo-palestinien. Ce versant de l'histoire n'aide pas. C'est pourquoi la critique doit être efficace, plus précise. Sinon, cela tombe dans les oreilles des gens des comités juifs d'ici qui disent que c'est de l'antisémitisme européen classique et il y a des courants antisémites en Europe. C'est pour cela que cet amalgame est complètement contre-productif, une vision à court terme qui ne va rien changer de façon profonde.

PNM *Et l'Art dans tout ça ?*

Amos Gitaï Nous n'avons que des pouvoirs symboliques. Il ne faut pas mettre l'homme politique au chômage. Mais nous devons dire les choses de manière juste, précise, rigoureuse, intègre, sans raccourci, sans peur, ce qui fait la force de l'artiste. Je crois que nos amis palestiniens le savent aussi. Ils n'ont pas envie de tomber en autocratie dirigée par un bon despote arabe qui va supprimer les droits des minorités, des femmes… Malheureusement nous avons des modèles ainsi, c'est pour cela qu'il faut parler de façon ferme mais précise. Ça va mal partout, il faut toujours parler dans ce contexte là. Il faut faire un travail de réconciliation. L'Art peut exprimer les questions importantes de notre pays.

PNM *En Israël, reste-t-il des forces de paix ?*

Amos Gitaï Je crois qu'il en reste. Mais le chaos du Moyen-Orient aide les forces qui ne veulent pas la paix. Netanyahou utilise très bien le cauchemar syrien et l'éclatement du Moyen-Orient pour mettre des mesures plus draconiennes contre les Palestiniens et aussi contre la gauche israélienne. Alors, il faut casser ce cycle, cette coalition, pour avancer. ■

Propos recueillis par
Simone Endewelt
13 juillet 2016

35 ans après le tournage de son Journal de campagne, Amos Gitaï projette de revisiter les lieux en partenariat avec France Télévisions

Amos Gitaï témoigne par ses films, pièces, de la colonisation des palestiniens par les israéliens, pour la coexistence et la paix. Dans *Journal de campagne*, une caméra filme la Cisjordanie, Gaza, avant et après la guerre du Liban et interroge sans prendre parti. Au spectateur de tirer ses propres conclusions. Une caméra témoin, sur les fouilles, les tracas arbitraires qui touchent Palestiniens, Arabes, et Israéliens réfractaires. Amos Gitaï montre la colonisation qui débute avec le vol des terres aux Palestiniens en Cisjordanie. Revisiter les lieux aujourd'hui avec la caméra, qu'en sera-t-il ?

Un vent de haine souffle sur la culture en Israël

La pièce de théâtre *Shame* est écrite sur une histoire vraie, celle d'une politique haineuse qui s'est abattue sur le théâtre et sur les acteurs, sur Einat Weizman et Morad Hassan, l'une actrice israélienne, l'autre palestinien, représailles, menaces de mort, intimidations, coupe des subventions, lynchage médiatique, provocations de toutes sortes, pour « délit » d'opinion ou « délit » d'identité.

"Somebody loves me in Israel"

Einat Weizman née en 1973 à Haïfa a joué dans *Le dernier jour d'Yitzhak Rabin* d'Amos Gitaï. Elle a dû s'exiler un certain temps, comme du reste l'avait fait lui-même Amos Gitaï en son temps, du fait de cet abattage violent et de cette « *mise à mort sur les réseaux sociaux* ». Militante, elle s'était élevée contre le dernier assaut militaire sur Gaza.

Morad Hassan et Einat Weizman dans la pièce *Shame*

Morad Hassan, né à côté de Nazareth en Palestine, formé à la faculté d'Études théâtrales de l'Université hébraïque à Jérusalem, ainsi qu'à l'Université de Haïfa, a vu son théâtre Al-Midan privé de subventions à cause de la pièce « *Temps Parallèle* » qu'il interprétait. Morad Hassan interprètera prochainement Shylock, le Juif du Marchand de Venise, dans une adaptation israélo-palestinienne. ■ **SE**